

A madame *** sur quelques
ridicules du moment : épître
([Reprod.]) / par Villeterque

Villeterque, Alexandre-Louis de. Auteur du texte. A madame *** sur quelques ridicules du moment : épître ([Reprod.]) / par Villeterque. 1797.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

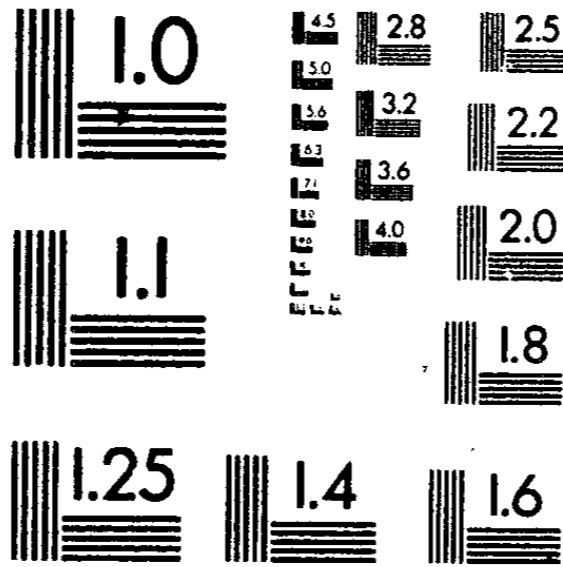
5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

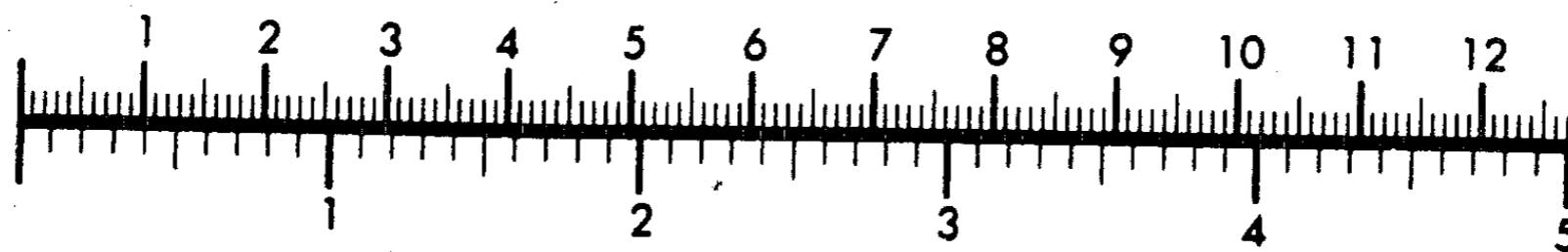
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

25x

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART
NBS - 1010a
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



Centimeter



Inches

**THE FRENCH REVOLUTION
RESEARCH COLLECTION**

**LES ARCHIVES DE LA
REVOLUTION FRANÇAISE**



PERGAMON PRESS
Headington Hill, Oxford OX3 0BW, UK

A MADAME ***

SUR

QUELQUES RIDICULES

DU MOMENT.

ÉPIÏTRE

PAR

VILLETERQUE.



DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

A PARIS,

Didot le jeune, quai des Augustins, n.º 22.
Chez FUCHS, rue des Mathurins, maison de Cluni.
DESENNE, galerie à gauche, n.ºs 1 et 2.

1797.

7+ ye

34826



A MADAME ***

S U R

QUELQUES RIDICULES

D U M O M E N T .

LORSQUE vers la fin d'un orage
Un rayon de soleil traverse le nuage,
De la terre bientôt sortent de toutes parts
De vaporeuses apparences :
Leurs lambeaux onduleux, confusément épars,
Semblent renaître à de grandes distances,
S'approcher, fuir, tomber, se relever ;
Mais tout s'évanouit quand on veut observer.
Telle est la fugitive image
Des Ridicules du moment :
Les imiter n'est pas trop sage ;
Pour les peindre il faut du talent.
Je n'en ai point, mais l'amitié l'ordonne ;
Je me mets à l'ouvrage, et, la palette en main,
Madame, j'obéis, et sans art je crayonne
Un tableau qui vieillit du soir au lendemain.

QU'UN Diogène, qu'un Chrysippe
En plein air ou dans un tonneau,
Des longs adages du Portique
Compose un traité tout nouveau ;

Que vers la barbarie antique,
 Tout en se perfectionnant,
 D'un pas très-savant on recule;
 Que dans le faible crépuscule
 Qui luit encor près du talent,
 De l'ignorance qui pullule
 Le monstre toujours menaçant,
 Et de lui-même renaissant,
 Du travail devenu l'émule,
 De vaincre prépare l'instant;
 Qu'en vain Philoctète mourant,
 Dans sa douleur qu'il dissimule,
 Frappe du pied en soupirant
 Et montre les flèches d'Hercule :

Sur ces graves objets le silence est prudent.

On n'aime pas des leçons trop sévères :
 Et ne vaut-il pas mieux, en nuances légères,
 Du moment qui s'échappe ébaucher les tableaux,
 Montrer le Ridicule et voiler les défauts ?

JE fus triste longtemps, et je me croyais sage ;
 Épictète, Socrate, obtinrent mon hommage ;
 De leur docte raison j'admirais les succès,
 Et je fis un ouvrage épais,
 Bien gonflé de philosophie,
 Qui très-doucement se soutient :
 Et je crois même qu'on l'oublie ;
 Mais mon libraire s'en souvient.

JE veux peindre le Ridicule,

Sans sévérité, sans scrupule.
 Parler de soi c'est le premier de tous ;
 Messieurs les gens d'esprit, je m'en rapporte à vous.
 Il est très-bon, pour pardonner les autres,
 Que vous sachiez que vous avez les vôtres.
 Au reste, qui n'a pas les siens ?
 Héraclite en gémit, Timon murmure et gronde ;
 Qu'importe ? Sans eux je maintiens
 Qu'il faudrait renoncer au monde,
 Au plaisir, à l'amour, à la société.

QUELLE est cette jeune Beauté
 Dont on cite l'éclat, et le luxe et le faste,
 Et dont le nom est souvent répété
 Lorsque des malheureux d'une immense cité
 On veut dans un seul mot nous offrir le contraste ?
 On ne pourrait compter ses nombreux diamants,
 Ses ridicules, ses amants.
 On l'admire, on en rit ; on la blâme, on la cite :
 On veut la fuir, et pourtant on l'imite.
 Faut-il s'en étonner ? Aujourd'hui de Paris
 Elle est l'idole : (on sait qu'en ce pays
 Il suffit de faire fortune,
 Puis viennent les égards et tout ce qui s'ensuit.)
 Chacun, dit le destin, doit avoir sa chacune ;
 Eh bien ! Lucile à petit bruit
 Fait mieux encor : c'est en vain qu'on la fronde ;
 Tout doucement Lucile a tout le monde.
 Mais c'est toujours en tout bien, tout honneur ;
 De réputation Lucile est très-jalouse,

Et de changer d'amants n'aurait plus la noirceur.

Non, messieurs, non; Lucile épouse

Sur le divorce elle fait un traité :

C'est son roman; déjà, tout bien compté,

Cinq maris dans deux mois, dont elle a le douaire,

Du texte de la loi seront le commentaire.

Elle ne choisit pas; le temps est précieux :

Qu'il soit riche, il est bien; qu'il se ruine, il est mieux;

Et si quelqu'un s'avisait de lui dire :

Que cherchez-vous, Lucile, au bal, à l'opéra ?

Mais, lui répondrait-elle avec un doux sourire,

Un mari peut se trouver là.

DORIS ne peut, sans répandre des larmes,

Parler de son amant; hélas! dans les alarmes,

Par l'absence loin d'elle Inval est arrêté.

Mais on sait que les pleurs nuisent à la beauté;

Elle veut conserver ses charmes;

L'Amour fuit la migraine et des yeux trop battus :

Aussi de son amant Doris ne parle plus.

Par les concerts, les bals, la comédie,

Nourrissant sa douleur, on la voit tour-à-tour,

Du matin jusqu'au soir, et du soir jusqu'au jour,

Épuiser les succès de la coquetterie;

Tout cela par égard pour l'amant qu'elle oublie,

Pour lui paraître plus jolie

Et l'aimer mieux à son retour.

D'ÉCLÉ, sous les yeux de sa mère,

Remarquez le décent maintien;

Cette timidité naïve et tutélaire

Ecarte les dangers sans nuire à l'art de plaire ;

Je jure qu'un époux... mais ne jurons de rien.

J'entends du bruit, c'est le bal qui commence :

Suivons Églé. — Quel soudain changement !

Est-ce là cette Églé dont j'aimais la décence ,

L'air réservé, le ton simple et charmant ?

Oui, la voilà ; mais tout en l'admirant

Je cherche Églé, ce n'est plus elle.

De l'éclat du plaisir son regard étincelle ;

Que son sourire est caressant !

C'est celui de l'Amour, quand l'Amour veut séduire :

Du sentiment qu'il peint bien le délire !

Dans ces pas enchanteurs, ce doux balancement

De la tête, des bras, la volupté respire ,

Et du bonheur semble attendre l'instant.

Aujourd'hui c'est l'usage, et c'est ainsi qu'on danse

A l'opéra, partout, et rien n'est plus décent ;

Tout est permis quand on entend

Un air de contredanse.

EH BIEN ! quel mal trouve-t-on à cela ?

Quant à moi j'applaudis... et blâme qui voudra.

Mesdames, je renonce à prendre un ton sévère

En parlant de vos torts ; car, soit dit entre nous ,

Nous en avons mille fois plus que vous ;

Et les vôtres au moins ont un charme si-doux ,

Qu'ils semblent naître encor de l'art de plaire :

Ce sont des fleurs de plus, dont quelques légers soins

Auraient bientôt détruit l'influence éphémère ;

Et les nôtres toujours sont des vertus de moins.
Mais si de nous pourtant la raison désespère,
Elle a grand tort ; plus gais, plus sages, plus prudens,
Par la frivolité nous touchons au bon sens.

C'EST par les résultats qu'il faut juger les choses.
Lorsqu'on suit les événemens,
On remarque dans tous les temps
De grands effets produits par de légères causes.
On vit jadis chez les bons Ottomans
S'opérer de grands changemens :
La cause était... un flacon d'eau de roses.

LE passé fuit, se perd ; il faut le retrouver.
Ne pourrait-on, messieurs, vous observer
Qu'en voulant tout, rien n'est possible ?
Avez-vous calculé, dans vos longs abrégés,
Le rapport très-réel, et pourtant insensible,
Des habits au langage, aux mœurs, aux préjugés ?

DES usages nouveaux l'aisance familière,
Plus qu'on n'ose le dire, a de l'Europe entière
Préparé tous les maux :
Des novateurs les effroyables codes,
Et l'anarchie et ses fléaux,
Furent l'effet soudain d'un changement de modes.
Par des vêtemens négligés,
Des chapeaux ronds, des fracs et des cravates,
Les systèmes bien arrangés

De nos célèbres diplomates
 En un instant sont aux abois ;
 De la science économique
 Les erreurs deviennent des lois ;
 Et la balance politique
 A perdu tous ses contrepoids.

VEUT-ON enfin nous rendre sages.

Reprenons nos anciens usages ,
 Des habits plus décents , surtout nos préjugés.
 Au nombre des abus nous les avons rangés ;
 Mais sur ce point , sans que personne en glose ,
 Nous devons convenir qu'on nous a corrigés ,
 Et que les préjugés sont bons à quelque chose.

IL en est un qui de l'urbanité ,
 De la décence et de la politesse
 Fut très-longtemps le guide respecté ;
 A l'apparence au moins de la délicatesse
 Il contraignait avec sévérité
 Ces gens grossiers , dont la rudesse
 Portent dans la société
 L'injurieuse et plate impertinence ,
 La calomnie et l'insolence ,
 Et la discorde et la méchanceté.
 Non , je ne connais rien de plus hideux à peindre
 Qu'un lâche lorsqu'il sait qu'il n'a plus rien à craindre.
 Du point d'honneur les excès trop connus
 N'ont pas détruit ce préjugé sévère ,
 Du code social supplément nécessaire ,

Et dont il faut réprimer les abus,
Mais respecter la base tutélaire.

Je parle en ancien militaire,
Et non pas en moderne et très-sage Caton.
Un Français de ce temps, dont la trace effacée
Renaît toujours dans la pensée,
Un ami d'Henri quatre, en un mot c'est Crillon,
Dans son langage simple, et pourtant énergique,
Disait : *Le duel a du bon.*
Il faut lui pardonner ; car d'une république
Il ne pouvait prévoir les vertus et le ton.
Ce qui me fait penser que cet usage antique,
Proscrit par la raison, mais conforme à nos mœurs,
Pourrait bien n'être pas tout-à-fait mort encore,
C'est qu'on a vu ceux qu'on honore,
Deux célèbres législateurs,
Naguères au bois de Boulogne
Se battre, mais très-bien, comme deux chevaliers.
Ce n'était pas là leur besogne,
Diront avec humeur les malheureux rentiers.
Mais les palmes de l'éloquence
S'entrelacent si bien avec quelques lauriers !
Ma foi, messieurs, souvent j'y pense,
Et je les admire toujours ;
Je dis qu'avec respect il faut qu'on les contemple :
S'ils font des lois par leurs discours,
N'en font-ils pas par leur exemple ?
Ils pouvaient se blesser, dira-t-on : j'en convien ;
Mais l'épée à la main qu'un orateur est bien !
Ah ! l'épingle au fichu ne paraîtra plus rien.

Q U E d'un siècle poli les formes surannées
Soient par la mode aujourd'hui condamnées ;
Que l'élégance et la simplicité ,
Que les grâces , l'esprit , la douce aménité ,
Que l'art , le goût , soient hannis du langage ;
A tout cela je réponds : c'est l'usage.

I L est prescrit , il est du nouvel air
Dans ce qu'on dit de supprimer les r r.
Rendons hommage à cet ordre frivole ;
Il ne peut trop souvent abréger la pa-ole.

CH A Q U E chose a son temps.

Nos pères riraient bien de nos belles manières ;
Eh bien ! nous leur dirions : Vous, vous êtes des pères ;
Mais nous , messieurs , nous sommes des enfants ,
Et les difficultés sont par nous éludées.
On parle comme on pense , on aime le repos ;
Est-il donc défendu de raccourcir les mots ?
On les mesure à ses idées.

J E vois avec douleur , car j'aime mon pays ,
De la fatuité la triste décadence :
C'était , quoi qu'on en dise , encore une science.
De Crébillon les séduisants marquis
Étaient des fats , mais ils étaient aimables ,
Légers , polis , français , et non pas incroyables :
Du Ridicule effleurant les succès ,
Ils en avaient les torts , et jamais les excès.
On pouvait pardonner des défauts agréables ,

D'un goût trop attentif les extrêmes apprêts,
 De l'art de plaire enfin les frivoles prouesses,
 A l'oisiveté du bonheur.
 Mais où le souvenir du passé, du malheur,
 A-t-il donc pris ces plates gentillesse
 Qui répugnent au goût et blessent la raison ?
 Quel costume aujourd'hui ! quel langage ! quel ton !
 De Carle * avéz-vous vu les grotesques figures
 Et leurs bizarres yêtemens ?
 Il est bien digne de ce temps,
 Que des portraits fort ressemblans
 Ne soient que des caricatures ;
 Mais, grâce au ciel, ils ne sont pas parlants.

Un Ridicule cesse, un autre le remplace ;
 Et les Français que sont-ils devenus ?
 Ah ! ne les cherchez pas, ils ne se montrent plus ;
 Appauvris, ruinés, ils ont cédé la place
 A nos Hispons, à nos Saturninus,
 Dont Tacite d'avance avait écrit l'histoire :
 Plus d'un moderne Lucullus
 Autrefois nous servait à boire.
 Quelques fats d'aujourd'hui sont des riches d'hier ;
 Faut-il donc s'étonner de leur air gauche et fier ?
 En un jour on n'a pas du monde acquis l'usage ;
 De l'éducation il est le lent ouvrage :
 Ils ne l'auront jamais, ils n'en ont pas l'espoir ;
 Mais pour les consoler, on daigne recevoir

* Carle Vernet a dessiné les incroyables et les merveilleuses ; ces deux estampes feront époque dans l'histoire des modes.

Leur ton, leur air, et même leur langage.
Alcibiade un beau matin
En fit autant chez un peuple sauvage ;
Mais nous avons sur lui d'un long temps l'avantage :
Du Ridicule il n'eut pas le courage.
Ne nous arrêtons pas dans un si beau chemin ;
Rien n'est plus *incroyable*, et surtout plus *humain*.
Plus que vous-même aimez votre prochain :
Ce précepte si beau, si sage,
Est, comme on sait, de droit divin.

Qu'E n'ai-je le talent de faire un vaudeville,
Une épigramme ou de bonnes chansons,
Comme en faisaient jadis les Collés, les Pirons !
Leur gaîté piquante et facile
Sous les fleurs cachait la leçon ;
Un ingénieux persiflage
Arrive au but mieux qu'un sermon :
Il n'en faudrait pas davantage
Pour nous remettre à la raison.
Ces élégans de fraîches dates
Seraient dans un bel embarras !
Nos aimables Français ne suivraient plus leurs pas :
Ovide voyait les Sarmates,
Mais il ne les imitait pas.

D'UN bon couplet la morale indulgente
Produirait plus d'effet qu'un traité de Cléanthe. *

* Célèbre philosophe, dont Sénèque fait l'éloge dans ses Lettres à Lucilius.

La sagesse qu'on fait parler
 Ne vaut jamais celle qu'on chante ;
 L'une est sévère , elle épouvante ,
 Il faut loin de nous l'exiler ;
 L'autre , douce , aimable , indulgente ,
 Suffira pour nous consoler ;
 Près d'Horace elle était charmante :
 Voilà celle qu'il faut parmi nous rappeler.
 De la simplicité retrouvons l'élégance ,
 Et recommençons la décence
 Au moins dans nos discours et dans notre maintien :
 Que l'esprit ne soit pas tout-à-fait bouche close ;
 Et tel qui veut paraître quelque chose ,
 Sans se douter qu'il n'est plus rien ,
 S'applaudira de la métamorphose ,
 Et nous dirons que tout est bien.

PHILOSOPHES chagrins , vous que tout indispose ,
 Qui dans nos légers torts voyez notre avenir ,
 Comptez-vous donc pour rien le temps et le plaisir ?
 L'un conduit la raison , de l'autre elle dispose :
 Tous trois sauront nous corriger ;
 Et vos graves leçons qu'il faudrait abrégier ,
 Loin de guérir le mal en augmentent la cause ,
 De l'esprit et du cœur détendent le ressort :
 L'instant où l'on s'ennuie est la place d'un tort.
 La sombre austérité , dont chacun rit et glose ,
 Nuit aux mœurs , aux beaux arts , au sentiment , au goût ;
 Et si l'on veut compter les épines partout ,
 On finit par trembler en voyant une rose.

MA lettre est déjà longue, il est temps de finir :

Ce sujet est inépuisable ;

Mais, Madame, il faut convenir

Qu'il ne présente rien d'aimable.

La critique est facile, et n'est pas un plaisir.

Que n'avais-je plutôt à peindre

Les grâces, l'esprit, l'enjouement,

De la gaité le ton simple et charmant,

Cet art de plaire, enfin, que l'art ne sait pas feindre!

Je ferais un tableau si doux

Sans cesser de parler de vous.

VILLETERQUE.



A Paris, ce 10 février 1797.